



**HAL**  
open science

## Jules Quesnay de Beaurepaire. Souvenirs littéraires inédits

Yann Mortelette

► **To cite this version:**

Yann Mortelette. Jules Quesnay de Beaurepaire. Souvenirs littéraires inédits. Bulletin d'études parnassiennes et symbolistes, 2005, 35, pp.23-34. hal-04059248

**HAL Id: hal-04059248**

**<https://hal.univ-brest.fr/hal-04059248v1>**

Submitted on 5 Apr 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Jules Quesnay de Beaurepaire.

### *Souvenirs littéraires inédits*

*Pendant vingt ans, de 1879 à 1899, Heredia fut l'ami du haut magistrat Jules Quesnay de Beaurepaire, qu'il conseilla dans son œuvre d'écrivain. L'affaire Dreyfus les sépara. Dans ses Souvenirs littéraires inédits, composés en 1911 et conservés dans la collection Jean Dauxy, Quesnay a consacré plusieurs pages à l'auteur des Trophées<sup>1</sup>. Ce sont elles qui sont présentées ci-dessous.*

*Né à Saumur en 1838, Quesnay de Beaurepaire commença sa carrière de magistrat comme substitut, puis comme procureur impérial dans la Sarthe. Engagé dans un corps de francs-tireurs pendant la guerre de 70, il se distingua par son courage et devint capitaine. En 1871, il quitta la magistrature pour se lancer dans le journalisme et la politique. Rédacteur en chef du journal républicain L'Avenir de la Sarthe, il tenta de se faire élire député de Mamers en 1877 : son échec le fit rentrer dans la magistrature.*

*Son ascension est alors fulgurante. Substitut près du tribunal de la Seine en 1879, procureur général à Rennes en 1881, avocat général à Paris en 1883, il est chargé cette même année du procès de Louise Michel, qui reçoit une peine de quatre ans de prison pour des actes de pillage. En 1889, au plus fort de la crise boulangiste, il est nommé procureur général : son réquisitoire fait condamner Boulanger à la déportation à perpétuité. En 1892, il prend en mains les poursuites contre Ravachol et les anarchistes. Mais lors de l'affaire de Panama, les pressions qu'il subit le poussent à offrir une deuxième fois sa démission : il obtient en échange la place de président de chambre à la Cour de cassation. En 1898, l'affaire Dreyfus le place au faîte de sa carrière : c'est lui qui dirige l'accusation lors de la demande en révision du procès. Cependant, les dysfonctionnements de l'appareil judiciaire sont bientôt tels qu'il préfère donner pour la troisième fois sa démission, le 8 janvier 1899. Plein d'amertume, il rejoint alors les rangs nationalistes qu'il avait combattus dix ans plus tôt et adhère à la Ligue de la Patrie française.*

*Cette carrière si mouvementée n'empêcha pas Quesnay de Beaurepaire d'écrire à partir de 1866 des récits historiques, puis une dizaine de romans, publiés sous le pseudonyme de Jules de Glouvet, sa fonction l'empêchant de signer de son nom. Heredia l'encouragea et le guida pour la composition de son premier roman, Le Forestier (1880). Jules Lemaitre lui consacra une étude dans laquelle il estime que le double statut de l'auteur, à la fois homme de loi et homme de lettres, donne à ses livres une physionomie à part ; le roman Le Berger (1882) lui semble de loin le meilleur<sup>2</sup>. Collaborateur de La Nouvelle Revue, de la Revue bleue et du Siècle, Quesnay fréquenta les salons de Heredia, de Juliette Adam et d'Eugène Yung.*

*Entré tardivement dans le monde des lettres, ce magistrat conserve dans ses jugements sur les acteurs de la vie littéraire son indépendance d'esprit. Ses Souvenirs contiennent un portrait de Heredia qui ressemble à un réquisitoire en deux temps. Après avoir exposé les liens d'amitié qui les unirent et concédé au poète certaines qualités, Quesnay critique sa faiblesse de caractère et souligne les limites de son talent. L'exactitude des circonstances*

---

<sup>1</sup> Jules de Glouvet [Jules Quesnay de Beaurepaire], *Souvenirs littéraires. La Plume et la parole*, [1911], coll. Jean Dauxy, p. 52-65.

<sup>2</sup> Jules Lemaitre, « Jules de Glouvet », *Revue bleue*, t. X, 1885, p. 423-430 ; recueilli dans *Les Contemporains*, troisième série, Paris, Lecène-Oudin, 1887.

décrites, la précision des témoignages rapportés, les lettres citées comme preuves à conviction donnent une apparence d'objectivité à ses propos. Mais la rupture entre les deux hommes à la suite de l'affaire Dreyfus a laissé des traces : l'opinion de Quesnay est partisane. Le style oratoire qu'il emploie, émaillé de questions rhétoriques et d'injonctions adressées au lecteur, ne trompe pas : ses Souvenirs littéraires sont l'ultime plaidoirie du procureur général.

Yann MORTELETTE

\*  
\* \*

Mes *Histoires du vieux temps*, première manière, eurent un succès, d'ordre intime, que je place au-dessus de beaucoup d'autres, parce qu'il me valut l'amitié d'un des hommes les plus distingués de ma génération, José-Maria de Heredia<sup>3</sup>.

Je ne l'avais jamais vu, j'ignorais même son nom, lorsque je reçus de lui, au fond de ma province<sup>4</sup>, une lettre dont voici le résumé très fidèle :

Monsieur, les livres ont leur destin. Tout dernièrement je fouillais dans les boîtes des bouquinistes en flânant sur les quais, lorsque le hasard mit sous ma main un volume fort endommagé, portant pour titre : *Histoires du vieux temps*. Je l'ouvris, en lus deux pages, ce fut assez ; je l'emportais avec soin. Je viens de l'achever, et me dis tout à vous. Mais comment remercier ce chevalier de Glouvet qui m'a conquis ? Ma foi, j'ai écrit à votre imprimeur de Saumur pour m'assurer du nom, car je flaire un pseudonyme, et pour demander votre adresse. Je vous tiens ainsi et vous serre la main très cordialement. Quand vous viendrez à Paris, veuillez frapper à ma porte : elle s'ouvrira toute grande.

J'aurai probablement un service à vous demander : l'autorisation de traduire en poème votre *Chevalier estrange*, qui me tient au cœur<sup>5</sup>. Car je suis un peu poète, Monsieur ; que votre prose me le pardonne.

Ainsi s'ouvrit notre correspondance, prélude de relations intimes.

J'arrivai substitut à Paris au commencement de 1879. Heredia, prévenu par les journaux, vint me voir au Palais. Nous en vînmes bien vite à un échange fréquent de visites familières ; inutile d'ajouter que la littérature joua un rôle majeur dans nos causeries.

Je fus de prime abord stupéfait de voir cet Espagnol de Cuba français jusqu'au bout des ongles, parisien jusqu'au raffinement ; rompu comme pas un de nous aux délicatesses de notre langue, possédant à fond notre histoire nationale, ferré comme un Dangeau sur les moindres nuances de la politesse mondaine. J'appris par la suite qu'il avait été élevé à Paris, reçu à l'École des chartes, mais cela n'expliquait qu'en partie le phénomène ; impossible de découvrir dans Heredia le moindre arrière-goût d'exotisme. Certain jour, Buloz (le fils, s'entend), directeur de la *Revue des deux mondes*, le chicanait sur des vers dont il demandait

---

<sup>3</sup> Jules de Glouvet [Jules Quesnay de Beaurepaire], *Histoires du vieux temps*, Saumur, Godet, 1866 ; rééd. Paris, Calmann-Lévy, 1882.

<sup>4</sup> La Sarthe.

<sup>5</sup> Heredia ne semble pas avoir mis son projet à exécution.

la publication, et le traitait de haut, en professionnel sans conséquence<sup>6</sup>. Heredia me raconta en riant, en sortant de là, qu'il lui avait répondu : « Apprenez, monsieur Buloz, que je suis gentilhomme avant tout ; chez moi la littérature n'est qu'une élégance de plus. »

Mon ami était légèrement bègue, mais avec l'art infini qu'il savait mettre en toutes choses, il avait atténué cette petite imperfection, surtout lorsqu'en forçant le ton et en adoptant le mode déclamatoire, il récitait ses beaux sonnets.

C'était, je crois bien, l'homme le plus répandu de Paris. Il connaissait tout le monde, dans la politique, comme dans les arts et les lettres, jusque parmi les oisifs de la vie opulente. C'est lui qui m'a mis en relation avec André Theuriet, Anatole France, Breton le peintre-poète, madame Commanville, nièce chérie de Flaubert, et d'autres encore dont le nom m'échappe<sup>7</sup>. Tout à fait liés, nous sommes allés en garçons passer ensemble une saison dans les montagnes d'Auvergne. Au fond, en dépit de ses apparences insouciantes et légères, Heredia était un homme avisé et fort diplomate ; pour qui l'a, comme moi, suivi de très près, le doute à cet égard n'est pas permis. Lorsque je pressais cet étranger si profondément français de se faire naturaliser, il me répondait invariablement : « Attendons encore, je m'y déciderai quand j'aurai offert un beau livre à mon pays d'adoption<sup>8</sup>. » En attendant, il se servait de sa qualité d'étranger et de ses hautes relations pour se faire donner, au titre étranger, le ruban, puis la rosette de la Légion d'honneur, et obtenir un prix de l'Académie française pour ses poésies<sup>9</sup> ; après quoi, jugeant que la naturalisation était nécessaire pour devenir un des Quarante, il remplissait la formalité et posait sa candidature. Depuis longtemps il avait conquis un à un tous les immortels par son aimable humeur et ses qualités séduisantes. On peut dire que son élection était faite d'avance ; aussi l'emporta-t-il comme en se jouant<sup>10</sup>.

Son bagage littéraire était celui d'un maître, mais n'avait rien d'encombrant. Il publia une traduction en quatre volumes de la conquête du Mexique, précédée d'une courte préface en prose, dans laquelle il nous présenta, avec une verve d'hidalgo, ces aventuriers de Castille appelés par la suite les *conquistadores*, dont il a toujours été amoureux<sup>11</sup>. Cet ouvrage, très curieux, devait être écrasé par les sonnets et passa presque inaperçu. Il donna par la suite *La Nonne Alferez*, plaquette gracieuse et pimpante qui contient l'histoire, tirée de l'espagnol, d'une femme-soldat<sup>12</sup>. On n'y prit garde, le poète seul attirait les suffrages. Ses vers avaient paru partiellement dans des revues, beaucoup avaient été récités dans les salons, on attendait impatiemment l'apparition de toute l'œuvre en librairie ; le volume des *Trophées* vit le jour<sup>13</sup>.

On ne saurait guère faire le portrait d'un auteur qui a, de son vivant, joui d'une grande notoriété et que l'on déclare célèbre après sa mort, sans tracer d'une main impartiale les lignes de son visage et les particularités de sa physionomie, jusqu'en leurs imperfections. Qu'il me soit donc permis, à moi qui l'ai connu intimement, de dire que José-Maria de Heredia, si

---

<sup>6</sup> À la mort de François Buloz, en 1877, son fils Charles devint directeur de la *Revue des deux mondes*. À partir de 1885, Heredia y publia trente-deux sonnets des futurs *Trophées*, les trois poèmes qui composent le *Romancero* et sa traduction de *La Nonne Alferez*.

<sup>7</sup> Quesnay de Beaupaire explique ailleurs dans ses *Souvenirs* qu'à son arrivée à Paris en 1879, Heredia le mit en relation avec André Theuriet, Henri de Bornier et Jules Breton afin de l'inciter à se lancer dans une carrière d'écrivain (*Souvenirs*, p. 191-192).

<sup>8</sup> Heredia sera naturalisé le 11 avril 1893, deux mois à peine après la publication des *Trophées* et dix mois avant son élection à l'Académie française.

<sup>9</sup> Heredia fut nommé chevalier de la Légion d'honneur à titre étranger le 28 décembre 1883 et promu officier le 14 août 1888. L'Académie française lui décerna le prix Archon-Despérouses pour *Les Trophées* en 1893.

<sup>10</sup> Heredia fut élu à l'Académie française contre Verlaine et Zola au cinquième tour de scrutin le 22 février 1894. Le 4 mars 1893, une enquête du *Figaro* le mentionnait parmi les écrivains méritant d'être élus à l'Académie.

<sup>11</sup> Bernal Diaz del Castillo, *Véridique Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, trad. José-Maria de Heredia, 4 t., Paris, Lemerre, 1877-1887. La préface du premier tome dresse un tableau de l'Espagne au début de la Renaissance (« Espagne, 1513-1514 ») et un portrait de Cortez (« La Jeunesse de Cortez »).

<sup>12</sup> Catalina de Erauso, *La Nonne Alferez*, trad. José-Maria de Heredia, Paris, Lemerre, 1894.

<sup>13</sup> La première édition des *Trophées* parut en librairie le 16 février 1893.

brillant, si complet du côté de l'esprit et du talent, était privé de cette qualité virile qu'on nomme le caractère. En 1870, malgré sa jeunesse et le sang chevaleresque qui coulait dans ses veines, il se refusa à prendre un mousquet pour payer sa dette de reconnaissance à cette France qui l'avait accueilli comme un fils. Devant l'invasion il se réfugia en Espagne<sup>14</sup>. Cette défaillance ne lui pesa pas. Il me raconta même gaiement qu'en passant à Tours, dans sa fuite, il était allé voir M. Gambetta, et que celui-ci, qui n'y regardait pas de si près, avait offert une préfecture à cet étranger<sup>15</sup>.

Beaucoup plus tard, alors que la franc-maçonnerie triomphait, Heredia se trouva dans une situation fort embarrassée, et dut chercher une situation appointée. Mais il était aristocrate par ses goûts et ses allures autant que par ses origines : les radicaux au pouvoir ne se montrèrent pas favorables. Force était de succomber ou de donner des gages. Immédiatement José-Maria jeta du lest en supprimant ses relations compromettantes, et comme j'étais en disgrâce pour cause d'intransigeance, je n'entendis plus parler de lui. C'est ce qu'on appelle élégamment à Paris « se perdre de vue ». Il fut nommé bibliothécaire de l'Arsenal<sup>16</sup>.

À la suite du Dreyfusisme, qui me coûta ma position<sup>17</sup>, je me trouvai moi-même dans un état critique, et l'idée me vint tout naturellement de me remettre à écrire. Mon nom faisant peur à beaucoup, je me souvins que José-Maria l'académicien, mon ami de vingt ans, avait toujours des relations littéraires fort étendues, et je lui écrivis pour lui demander son appui. Mais Heredia tenait avant tout à sa sécurité comme à sa sinécure : il ne me répondit pas.

Ce récit perdrait sa portée si je ne prouvais en même temps combien fut intime ma liaison avec Heredia ; je vais donc le faire en donnant le texte de certaines lettres de lui, retrouvées fortuitement dans mes paperasses.

Lorsque je fus nommé Procureur général à Paris, il m'écrivit en ces termes :

Je suis heureux, mon très cher ami, de votre nomination de Procureur général. Ce choix a été fait pour l'honneur de la magistrature. Jamais la justice n'aura été mieux représentée<sup>18</sup>.

Peu après, les partisans du général Boulanger, contre qui j'exerçais des poursuites, m'accablèrent d'outrages dans leurs journaux. Je leur fis tête sans perdre mon sang-froid. José-Maria m'approuva en ces termes :

Mon cher et brave ami, quoique malade j'avais tenu à vous aller voir dimanche pour vous féliciter de la façon noble, hardie et courageuse dont vous agissez à l'égard de tous les gredins qui, par peur du magistrat incorruptible, essaient vainement de diffamer le soldat et le gentilhomme. Je vous en fais tous mes compliments ; soyez sûr que vous avez tous les rieurs et tous les honnêtes gens avec vous.

Dites à Madame de Beurepaire toute la part que nous prenons aux ennuis qu'elle traverse. D'ailleurs je suis certain qu'elle prend la chose aussi bravement et aussi spirituellement que vous. À vous de grand cœur<sup>19</sup>.

---

<sup>14</sup> Heredia était en vacances à Saint-Ideuc en Bretagne quand la guerre éclata. De retour à Paris le 29 août 1870, il écrivit à sa mère : « Quant à moi je n'ai aucune crainte, et si ce n'était Louise, je resterais bien volontiers à Paris pour avoir le plaisir de faire le coup de feu contre ces gredins de Prussiens » (Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5684, chemise 2). Il rejoignit alors sa femme et sa mère à l'île d'Oléron, avant de partir pour Menton, où sa première fille naquit peu après.

<sup>15</sup> Cette anecdote n'est confirmée nulle part ailleurs.

<sup>16</sup> Heredia fut nommé administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal le 2 février 1901 grâce à l'appui de Georges Leygues, alors ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Waldeck-Rousseau. Leygues était très certainement franc-maçon.

<sup>17</sup> Le 8 janvier 1899, Quesnay de Beurepaire quitta définitivement la magistrature.

<sup>18</sup> Quesnay de Beurepaire fut nommé procureur général à Paris le 1<sup>er</sup> avril 1889.

Voici maintenant ce qu'il m'écrivit lorsqu'il se présenta à l'Académie :

Mon cher ami, une attaque de goutte, et actuellement trente-huit visites à faire et à refaire, ce sont là de trop suffisantes excuses à vous bailler de ne pas être allé vous serrer les mains et présenter mes devoirs à Madame de Beaurepaire, ce que je ferai, pour mon agrément, dès que j'aurai une heure à mieux employer qu'à solliciter des voix académiques.

[Pour le moment, un service<sup>20</sup>. On me dit que vous pouvez tout sur M. Rome, substitut<sup>21</sup>. Pouvez-vous lui dire un mot en faveur du poète É. Dujardin qui sera poursuivi mercredi par lui pour je ne sais quelles annonces fâcheuses (que j'ignore) parues dans son journal *Fin de siècle*<sup>22</sup> ? Ce pauvre Dujardin est un fol, homme comme il faut et honnête garçon que je connais depuis longtemps pour un excentrique inoffensif. Il est désespéré d'avoir par pure inadvertance laissé passer les annonces incriminées. Je crois qu'on pourrait être indulgent pour lui, on ne l'y reprendra plus. Voyez ce que vous pouvez faire pour lui. Son désespoir m'a touché.]

À quand Roger de Flor<sup>23</sup> ? Le plus grand agrément que j'aurais à être des Quarante serait de pouvoir vous donner ma voix<sup>24</sup>.

D'ailleurs mes affaires vont bien. À vous de cœur, cher ami.

J'en pourrais citer d'autres, mais c'est bien assez. Je m'arrête, quant à l'homme. Si j'ai pu l'obliger dans certaines circonstances<sup>25</sup>, c'est un motif de plus d'en parler sans amertume.

Disons maintenant notre opinion sur *Les Trophées*, dont j'avais eu la primeur avant le public. Le sonnet y domine à tel point qu'on doit considérer Heredia comme un poète spécialisé dans le poème de quatorze vers. À ce titre il est de premier ordre. Je vais étonner

---

<sup>19</sup> Après son réquisitoire contre Boulanger, Rochefort et Dillon, les 9 et 10 août 1889, Quesnay de Beaurepaire, qui les fit condamner à la déportation à perpétuité, fut violemment attaqué par la presse boulangiste et monarchiste et dut engager de nombreux procès en diffamation.

<sup>20</sup> Ce passage n'est pas cité par Quesnay de Beaurepaire. Nous le rétablissons entre crochets d'après le fac-similé de la lettre autographe conservé dans la collection Jean Dauxy.

<sup>21</sup> Fernand Rome (1861-après 1924) fut nommé substitut à Paris en 1892. Quesnay de Beaurepaire, ancien procureur général et président de chambre à la Cour de cassation, était son supérieur hiérarchique. Rome suivra ses traces en devenant substitut du procureur général en 1904, avocat général en 1912 et président de chambre en 1917.

<sup>22</sup> Le bihebdomadaire *Le Fin de siècle* (27 décembre 1890-14 novembre 1909), fondé à Paris par F. Mainguy, avait pour directeur Victor Joze, pour secrétaire de la rédaction Victorien du Saussay et pour administrateur-gérant André Pichery. Le propriétaire, dont le nom n'apparaît pas dans le périodique, serait, si l'on en croit Heredia, le poète et homme d'affaires Édouard Dujardin. Un « Courrier de Paris » de Victor Joze, en première page du numéro du jeudi 25 janvier 1894, donne des détails sur le procès. L'auteur explique qu'il vient d'être condamné, en même temps que le propriétaire et le gérant, à un mois de prison et mille francs d'amende par la neuvième Chambre du Tribunal correctionnel de Paris pour des annonces parues en quatrième page de la revue (habituellement remplie de toutes sortes d'annonces galantes). Il revient longuement sur l'annonce passée le 7 décembre 1893 par un prêtre voulant changer d'emploi. À l'issue de l'audience, ses avocats lui auraient dit qu'il serait sûrement acquitté, « le substitut lui-même ne [l'ayant] point chargé ». La démarche de Heredia ne semble toutefois pas avoir été couronnée de succès. La date de l'article de Joze et l'indication de « mercredi » dans la lettre de Heredia laissent penser que celle-ci fut écrite entre le 18 et le 23 janvier 1894. Heredia était alors candidat à l'Académie française, où il fut élu le 22 février 1894.

<sup>23</sup> « Étude historique à laquelle je travaillais sur des documents très rares qu'il m'avait prêtés. » [*Note de Quesnay de Beaurepaire*]. Roger de Flor était un aventurier qui s'illustra lors du siège de Saint-Jean d'Acre en 1291, puis au service de l'empereur byzantin Andronic. Quesnay recueillit son étude sous le titre « Roger de Flor » dans ses *Aventuriers célèbres* (Paris, Hachette, 1912, p. 10-33).

<sup>24</sup> À la mort de l'académicien Maxime Du Camp, Quesnay de Beaurepaire, qui était son cousin, songea à se présenter à l'Académie. Il rappelle plus loin dans ses *Souvenirs* que Heredia lui renouvela son appui à cette occasion (*Souvenirs*, p. 220).

<sup>25</sup> Allusion probable à l'affaire Dujardin.

bien des gens, mais comme je ne déguise jamais ma pensée, je confesse et je soutiendrai, le cas échéant, envers et contre tous, que José-Maria de Heredia n'a jamais été un poète. Ce fut, sans plus, un admirable versificateur.

Heredia poète ? Erreur profonde. Raisonçons un peu. Qu'est-ce que la poésie ? C'est la sensibilité. Or jamais il n'a traduit, jamais il n'a éprouvé une émotion quelconque en écrivant ses vers. Poursuivons. Par quoi se révèle le poète ? Par cet élan quasi surhumain qu'on nomme l'inspiration. Or jamais Heredia n'a laissé la marque de cette vibration spontanée qui passe, comme une flamme, à travers les mots et fait fléchir leur ordonnance, dans son essor vers l'Idéal. Non ; ce fut un ouvrier habile, plaçant la forme bien au-dessus du fond, ayant le culte du vocable, merveilleux tailleur de diamants, froid, patient, méthodique ; un grand artiste, un poète, non.

Parfois, quoi qu'il en eût, son esprit clairvoyant pressentait que ses sujets, choisis au hasard, n'étaient que des prétextes à beaux vers, et que son défaut d'invention l'avait seul conduit à se renfermer dans les limites étroites du sonnet. Il m'a répété vingt fois : « Je n'ai que l'imagination de détail, moi ! » Dès lors tous ses soins le portaient vers la forme, et son expression favorite était : « Je suis un maître ciseleur. » C'était bien cela, en effet. Lorsqu'il avait arrêté son projet, antique ou moderne, en érudit servi par une étonnante intuition, son goût très sûr et un patient travail lui fournissaient les matériaux du manteau de pourpre et d'or dont il allait revêtir cette mince ossature. Il refaisait un vers vingt fois, cent fois, pendant des semaines entières ; j'en ai été souvent témoin ; il domptait avec passion les mots les plus rebelles pour en obtenir des phrases scintillantes et des rimes inattendues. Je me souviens qu'en nous promenant au pied du Puy-de-Dôme, il me récita, avec des variantes, un tercet ébauché la veille, tâtonna, se montra peu satisfait, et finalement me dit : « J'ai besoin ici d'une chute harmonieuse, je ne l'aurai qu'avec une *épithète géographique* ». On voit par là que sa préoccupation majeure était dans la forme. Son modèle, avoué dans nos causeries, était André Chénier, mais il ne l'égala que par la facture<sup>26</sup>. Peut-être même le surpassa-t-il à ce point de vue, comme rythme et comme richesse de langue.

Ici un autre rapprochement s'impose. Les sonnets de Heredia sont, en général, si parfaits qu'un seul peut leur être comparé : le sonnet d'Arvers. Celui-ci, sans aucun doute, séduit moins que ceux-là, parce que la forme ne vise qu'à la simplicité, reste moins haute et moins colorée, dépourvue de panache et de coups de clairon ; mais il touche bien davantage, attendu qu'au lieu de s'adresser surtout à l'oreille, il exprime un sentiment profond qui va jusqu'au cœur.

Heredia, tout esprit, c'est-à-dire nullement poète, n'en est pas moins monté à un sommet. Certain soir Jean Aicard, jugeant l'auteur des *Trophées* en homme qui s'y connaît, me donna son opinion en ces termes : « Ce n'est peut-être qu'un faiseur de vers, mais convenons qu'il a produit quelques-uns des plus beaux vers de la langue française. »

Voilà ce qu'il convient de reconnaître, et ce n'est pas peu de chose ; mais aller plus loin, proclamer – par exemple – que José-Maria de Heredia fut un profond psychologue, un penseur dont chaque sonnet fut la synthèse d'une époque, ce n'est plus que de l'exagération subtile et maladroite. Il faut le prendre tel qu'il a été : esprit léger mais sagace, prompt à s'assimiler le Passé, je dirais même un *voyant*, et s'emparant avec art de ses réminiscences pour en faire un thème à ciselures. La plus simple épreuve suffit à ruiner les dithyrambes à outrance que la mode inspire : déclamez les vers de Heredia, l'oreille sera charmée et l'auditeur, à juste titre, éprouvera de l'admiration. Remettez au contraire le volume à la même personne : elle se sentira déconcertée par le vague de la pensée, l'absence du sentiment, le vide d'un descriptif qui s'évapore au lieu de conclure. Notez encore qu'après la lecture ou

---

<sup>26</sup> Heredia donna une édition des *Bucoliques* de Chénier (Paris, Renouard, 1905). Dans sa réponse à l'enquête de Paul Pottier pour savoir quel était l'homme du siècle, il désigna Chénier, dont l'œuvre n'avait été découverte qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle (« Quel est l'homme du siècle ? Notre Enquête », *Le Gaulois*, 29 avril 1901, p. 1-2).

l'audition, jamais un vers de Heredia ne reste dans la mémoire, comme le font ceux des vrais poètes qui ont parlé d'âme à âme.

J'avais donc raison de dire : versificateur hors de pair, mais rien que versificateur.

Faut-il en conclure qu'on a fait trop en accordant à Heredia un fauteuil à l'Académie ? Ce serait plus qu'une injustice, une sottise, car nul n'a mieux mérité d'occuper une place dans le conservatoire des belles-lettres.

L'auteur des *Trophées*, homme du monde accompli, possédait au plus haut point l'art oublié du causeur ; c'était un érudit sans pédantisme, un critique au jugement sûr, un prosateur impeccable ; les littératures comparées n'avaient pas de secrets pour lui. L'Académie, en bonne conscience, pouvait-elle faire un meilleur choix ? Hélas ! Qu'elle en a fait souvent de plus mauvais !

José-Maria, lorsque sa réputation fut bien assise, tint chez lui bureau d'esprit pour tous les aspirants à la rime<sup>27</sup>. D'aucuns l'ont loué, d'autres blâmé de s'être fait de la sorte arbitre des habitants du Parnasse ; je ne partage aucune de ces opinions. N'était-il pas de taille à professer en cette matière, et n'était-il pas libre de s'amuser à sa manière ?

Le malheur est que les élèves, de nature indisciplinée, écoutèrent plus leur orgueil que les conseils du maître, et ne s'inspirèrent de son exemple que pour exagérer son défaut. Leur devise fut : le fond n'est rien, la forme est tout. Et quelle fut cette forme ? Une déformation. Le cabinet du grand puriste devint le nid des excentriques ; c'est là que symbolistes, décadents, déliquescents et autres prirent leurs premières plumes. Ce fut à qui jouerait le plus d'airs discordants sur une lyre faussée. Les menuisiers avaient brigué la place du maître ciseleur ; pas un fabricant de chevilles qui n'aspirât au titre de chef d'école. C'est ainsi que Heredia, croyant bien faire, a déchaîné la pléiade des dégénérés.

Tous les cénacles d'apprentis poètes offrent le même danger ; on jongle en petit comité avec les règles absolues de l'art, alors qu'aucun poète ne saurait se coucher dans un lit de Procuste. Les sociétés de procédés mutuels ne sont point admissibles en poésie ; on est original, ou l'on n'est pas. Voyez l'école des Parnassiens, dans laquelle Heredia fut élevé : il a cherché surtout la forme, tandis que Coppée, son émule, a surtout sacrifié à l'idée et au sentiment<sup>28</sup>.

[Dans tous les cas, si Heredia n'a pas produit de disciples, il a du moins laissé une dynastie familiale qui a brillé par la quantité<sup>29</sup>.]

En son vivant poète-gentilhomme à la mode, il est après sa mort victime de la mode : on bat en ce moment le rappel pour lui élever une statue, tout comme s'il eût fait partie du comité Mascuraud<sup>30</sup>. Pauvre Heredia, qui savait si bien rire à tes heures, que dirais-tu de cela ?

---

<sup>27</sup> À partir de 1885, Heredia ouvrit son salon de la rue Balzac aux littérateurs, aux artistes et aux hommes politiques. Il continua ses réceptions chaque samedi à la Bibliothèque de l'Arsenal de 1901 à 1903.

<sup>28</sup> En 1902, Coppée fut président d'honneur de la Ligue de la Patrie française, à laquelle adhéra Quesnay de Beurepaire.

<sup>29</sup> Passage biffé par Quesnay de Beurepaire. Heredia eut pour gendres Henri de Régner, Pierre Louÿs et Maurice Maindron ; sa fille Marie se fit connaître comme écrivain sous le nom de Gérard d'Houville.

<sup>30</sup> Un comité se constitua en 1910 pour élever une statue à Heredia : le sculpteur Victor Ségoffin fut chargé de la réalisation de l'œuvre (voir Paule Hellès, « La Statue qu'on prépare pour José-Maria de Heredia. Dans l'atelier du sculpteur Ségoffin », *Gil Blas*, 11 février 1911). Ce n'est que le 17 octobre 1925, à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort du poète, que sa statue fut érigée dans le jardin du Luxembourg. L'industriel Alfred Mascuraud, qui devint sénateur de la gauche démocratique en 1905, fonda trois ans plus tôt un Comité républicain du Commerce, de l'Industrie et de l'Agriculture pour défendre la politique de Waldeck-Rousseau et de Combes contre les nationalistes dont Quesnay de Beurepaire faisait partie.